

Demain, un autre jour.

C'est la nuit.

C'est le milieu de la nuit.

Ils avancent.

Chacun suit celle ou celui qui le précède.

Pas à pas.

Personne ne parle.

Dans cette nuit-là, on n'entend que le bruit des pas, régulier, qui résonne dans le silence.

Le silence et l'obscurité.

Et le bruit des bottes aussi.

Un peu plus loin.

Tous marchent.

Personne ne sait.

Des hommes et des femmes, des enfants aussi.

Personne ne sait.

Ils sont des milliers.

Peut-être des millions. On ne sait pas.

Des jeunes, des moins jeunes, des vieux et des vieilles.

Des très vieux et des très vieilles aussi.

Et puis d'autres.

Disparus, effacés.

On ne sait pas.

Personne ne sait.

Ils avancent.

Toujours au même rythme.

Lent et régulier.

Il fait froid.

C'est normal, cette nuit-là est glaciale.

Elle aussi, elle se déplace.

Comme les autres, elle marche depuis la tombée de la nuit.

De plus en plus difficilement.

Comme les autres, elle n'a pas décidé.

Son pas est de plus en plus lourd, son souffle de plus en plus court.

Elle voudrait s'arrêter.

Résister.

Elle ne peut pas.

Les autres la poussent vers une direction, une direction que personne ne connaît.
Celles et ceux qui marchent avec elle, on dirait qu'ils sont de plus en plus nombreux.

Personne ne sait.

Elle n'est pas habituée à marcher comme cela.

Dans la nuit.

Aussi longtemps.

Elle manque d'air.

On la bouscule, on la dépasse.

Les autres, qui sont-ils ?

Elle ne sait pas, elle ne sait plus.

Elle souffre.

Pas de marcher, non, même si dans la nuit c'est difficile.

De plus en plus difficile.

Elle souffre de ne pas pouvoir leur parler.

Parce qu'elle manque d'air.

Parce que personne ne la regarde.

Parce que personne ne fait attention à elle.

Parce qu'elle manque vraiment d'air.

Parce qu'on dirait que sa bouche et son nez n'existent plus.

Elle voudrait respirer mais elle ne peut pas.

Il pleut maintenant.

Elle est toujours dans la foule.

Nombreuse.

Au milieu de la foule.

Au cœur de la foule.

L'eau perle sur ses joues.

De fines gouttelettes d'abord, un filet plus régulier ensuite.

Et puis d'un coup, comme ça, sous cette pluie, brutalement parce qu'elle l'a décidé, elle se fige. Personne ne semble la voir. Personne ne semble l'entendre. Pourtant, elle a poussé un cri, un cri strident. A force de colère muette, le silence s'est brisé en elle.

Son silence.

Il pleut toujours mais, bizarrement, cette pluie la rassure.

Elle crie encore.

Cela lui fait du bien.

Et puis l'eau, la force de l'eau.

L'eau qui l'enveloppe, qui la transporte, qui la lave, qui la nourrit.

Et puis, au fond de son âme, au plus profond, elle voit le bleu, le bleu de l'eau.

Elle se rappelle alors le bleu du ciel.

Le bleu de l'eau et du ciel.

Désormais, c'est comme si elle en était certaine. Au bout de cette nuit noire et silencieuse, au bout de cette nuit interminable, il y aura un matin, un matin qui reviendra.

C'est ce que Madeleine s'était dit à ce moment-là et c'était comme si, désormais, ses yeux ne voyaient plus que la couleur bleue. La couleur bleue d'un quelque part où aller.

Alors, Madeleine avait fait un pas de côté, elle s'était écartée du chemin pour prendre une autre route et, dans la langueur de cette nuit-là, quelques-uns l'avaient suivie. Ils avaient marché, marché ensemble puis d'autres les avaient rejoints. A tel point que, pour ceux-là, une aube ardente et lumineuse avait commencé à se dessiner, bien avant que l'on puisse seulement même imaginer qu'un soleil pourrait à nouveau se lever.

Enluminés, nous oublierons ces matins de morsure amère, si nauséeux dans leur fange. Les alizées chasseront les chagrins de l'azur et la terre sera bleue comme une orange. Alors la lune sera si belle, si blonde que, dès le soir, danseront les ombres du monde.

Ils y croyaient tellement à ce matin qui reviendrait.

« Demain sera un autre jour, celui du monde d'après », lui avait même soufflé Edgar, son nouvel ami.

Quoi qu'il en coûte, ce combat devait être gagné.

Ce combat, ils allaient finir par le gagner. Pourtant, dans cette nuit qui s'achevait enfin, et même si exigence ne pouvait rimer qu'avec urgence, Madeleine marchait lentement et sans se presser dans la grand rue du village encore endormi.

Elle n'avait pas fermé l'œil. Une à une, elle avait revu défiler les heures brûlantes de cette longue nuit de souffrance.

C'était l'été et, pour la plupart, les fenêtres étaient restées grandes ouvertes. Délicatement, elle s'était approchée au bord de celle d'Elisa, la femme de l'épicier et y avait pris un œillet qu'elle avait accroché à la boutonnière de sa veste. En d'autres temps, Elisa aurait détesté qu'on lui vole une fleur mais, intérieurement, Madeleine savait que dans son sommeil, la femme de l'épicier avait fermé les yeux.

Il faut dire que beaucoup de choses avaient changé. Malgré la peur des premières années, l'angoisse même, chacun s'était petit à petit recentré non pas sur soi mais sur les autres. Bien sûr, on se posait encore tout un tas de questions au sujet de ce qui avait pu souiller les premiers temps de cette déflagration mais, depuis, c'était l'apaisement. On avait mis de côté les vieilles querelles, on avait retravaillé ensemble, on avait soigné, on avait écouté, on s'était parlé, on s'était reparlé. On avait fait front. On s'était serré les uns contre les autres pour tenir. Grâce à tout cela et à l'espoir aussi d'apercevoir enfin le bout du tunnel, pouvait-on définitivement croire en un avenir radieux?

Au plus profond d'elle-même, Madeleine en doutait un peu. L'Histoire avec un grand H ne la rassurait guère.

Combien de fois nos pères, en parlant de la boucherie des tranchées, n'avaient-ils pas juré que ce serait « la der des der » ? Dans combien de pays et de révolutions avait-on cru vainement en des lendemains qui chanteraient ? Etait-il réellement possible de reconstruire un nouveau monde sur les cendres fumantes d'un plus ancien ?

Malgré la certitude que le mal serait vaincu demain ou après-demain, Madeleine ne pouvait empêcher toutes ces pensées de l'assaillir.

Pourtant, de source sûre, on savait la fin proche. Après le débarquement de Normandie, deux mois plutôt, celui de Provence était bien engagé en ce beau matin du 15 août 1944. Cette date resterait-elle dans l'histoire comme celle d'une libération définitive ? Madeleine qui avait rejoint la résistance depuis trois années déjà, aurait aimé en être totalement convaincue.

Demain serait-il un autre jour ?